



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

EAI LMO 1

SESSION 2025

AGREGATION

Concours interne et CAER

Section

LETTRES MODERNES

Composition à partir d'un ou de plusieurs textes d'auteurs de langue française

Durée : 7 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Il appartient au candidat de vérifier qu'il a reçu un sujet complet et correspondant à l'épreuve à laquelle il se présente.

Si vous repérez ce qui vous semble être une erreur d'énoncé, vous devez le signaler très lisiblement sur votre copie, en proposer la correction et poursuivre l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, vous devez la (ou les) mentionner explicitement.

NB : Conformément au principe d'anonymat, votre copie ne doit comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé consiste notamment en la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de la signer ou de l'identifier. Le fait de rendre une copie blanche est éliminatoire.

Tournez la page S.V.P.

A

INFORMATION AUX CANDIDATS

Vous trouverez ci-après les codes nécessaires vous permettant de compléter les rubriques figurant en en-tête de votre copie. Ces codes doivent être reportés sur chacune des copies que vous remettrez.

AGRÉGATION INTERNE LETTRES MODERNES

► Concours interne de l'Agrégation de l'enseignement public :

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EAI	0202A	101	0559

► Concours interne du CAER / Agrégation de l'enseignement privé :

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EAI	0202A	101	0559

En classe de seconde, dans le cadre de l'objet d'étude « Le roman et le récit du XVIIIe siècle au XXIe siècle », vous étudierez l'ensemble des textes suivants qui constituent un groupement de textes complémentaires à la lecture d'une œuvre intégrale.

Vous présenterez votre projet d'ensemble concernant la lecture de ce groupement ainsi que les modalités de son exploitation en classe. Vous pourrez, si vous le souhaitez, préciser succinctement les relations que ce groupement entretient avec l'œuvre intégrale étudiée.

Texte 1. Alain Mabanckou, *Mémoires de porc-épic*, 2006

Texte 2. Tristan Garcia, *Mémoires de la jungle*, 2010

Texte 3. Wajdi Mouawad, *Anima*, 2012

Texte 4. Agnès Desarthe, *Une partie de chasse*, 2012

Les notes pages 3 et 5 ont été ajoutées aux textes.

Texte 1 : Alain Mabanckou, *Mémoires de porc-épic*, Le Seuil, 2006

Ce texte est le début du roman. Les astérisques correspondent à des sauts de page dans le livre.

comment je suis arrivé en catastrophe jusqu'à ton pied

*

donc je ne suis qu'un animal, un animal de rien du tout, les hommes diraient une *bête sauvage* comme si on ne comptait pas de plus bêtes et de plus sauvages que nous dans leur espèce, pour eux je ne suis qu'un porc-épic, et puisqu'ils ne se fient qu'à ce qu'ils voient, ils déduiraient que je n'ai rien de particulier, que
5 j'appartiens au rang des mammifères munis de longs piquants, ils ajouteraient que je suis incapable de courir aussi vite qu'un chien de chasse, que la paresse m'astreint à ne pas vivre loin de l'endroit où je me nourris

à vrai dire, je n'ai rien à envier aux hommes, je me moque de leur prétendue intelligence puisque j'ai moi-même été pendant longtemps le *double* de l'homme
10 qu'on appelait Kibandi et qui est mort avant-hier, moi je me terrais la plupart du temps non loin du village, je ne rejoignais cet homme que tard dans la nuit lorsque je devais exécuter les missions précises qu'il me confiait, je suis conscient des représailles que j'aurais subies de sa part s'il m'avait entendu de son vivant me confesser comme maintenant, avec une liberté de ton qu'il aurait prise pour de
15 l'ingratitude parce que, mine de rien, il aura cru sa vie entière que je lui devais quelque chose, que je n'étais qu'un pauvre figurant, qu'il pouvait décider de mon destin comme bon lui semblait, eh bien, sans vouloir tirer la couverture de mon côté, je peux aussi dire la même chose à son égard puisque sans moi il n'aurait été qu'un
20 misérable légume, sa vie d'humain n'aurait même pas valu trois gouttelettes de pipi du vieux porc-épic qui nous gouvernait à l'époque où je faisais encore partie du monde animal

*

j'ai quarante-deux ans à ce jour, je me sens encore très jeune, et si j'étais un porc-épic comme ceux qui traînent dans les champs de ce village je n'aurais pas eu
25 une aussi longue vie car, pour nous autres porcs-épics de cette région, la gestation dure entre quatre-vingt-treize et quatre-vingt-quatorze jours, nous pouvons au mieux vivre jusqu'à vingt et un ans lorsque nous sommes en captivité, mais quel intérêt de passer sa vie en réclusion tel un esclave, quel intérêt d'imaginer la liberté derrière des fils barbelés, hein, je sais que certains animaux paresseux s'y complairaient, allant jusqu'à oublier que la douceur du miel ne consolera jamais de
30 la piquûre d'abeille, moi je préfère les aléas de la vie en brousse aux cages dans lesquelles plusieurs de mes compères sont séquestrés pour terminer un jour ou l'autre en boulettes de viande dans les marmites des humains, c'est vrai que j'ai eu

le privilège de battre le record de longévité de mon espèce, de compter le même
nombre d'années que mon maître, je ne prétends pas qu'avoir été son double fut
35 une sinécure, c'était un vrai travail, mes sens étaient sollicités, je lui obéissais sans
broncher même si durant les dernières missions je commençais à prendre du recul,
à me dire que nous creusions notre propre tombe, je devais pourtant lui obéir,
j'assumais ma condition de double comme une tortue qui coltinait sa carapace,
j'étais le troisième œil, la troisième narine, la troisième oreille de mon maître, ce qui
40 signifie que ce qu'il ne voyait pas, ce qu'il ne sentait pas, ce qu'il n'écoutait pas, je
le lui transmettais par songes, et lorsqu'il ne répondait pas à mes messages,
j'apparaissais devant lui à l'heure où les hommes et les femmes de Séképembé
allaient aux champs

Texte 2 : Tristan Garcia, *Mémoires de la jungle*, Gallimard, 2010

Dans un futur proche, l'Afrique, dévastée par l'exploitation humaine, est laissée en jachère, tandis que les humains vivent sur d'autres continents ou dans des stations orbitales. Un gigantesque zoo près du lac Victoria préserve encore des animaux, en liberté ou en laboratoire. Le livre s'ouvre par des notes laissées par Janet, spécialiste de l'étude des primates. Commence ensuite le chapitre nommé « Doogie ».

DOOGIE

— Le singe se présente, — Après un long voyage en orbite, il revient sur Terre, — Il se souvient de son enfance et de son éducation au zoo de la famille Gardner, — Frère, mère, père et sœur, — Un discours

Je ne suis qu'un Doogie, je ne suis qu'un monkey¹. Pauvre Doogie, pauvre monkey. Tout petit tout petit, tout est très grand.

Je suis un grand singe, un chimpanzé, pas un petit macaque, pourtant Janet m'appelle toujours son monkey. Mais quand Janet dit : Doogie, tu es un bon singe.
5 Allez, Doogie, viens faire un câlin mon petit singe, alors je suis content. Doogie tu es malin.

Hélas, quand je me vois dans le miroir, Doogie, je dis à moi-même, tu es singe, tu es monkey. Jamais tu n'es humain, jamais tu ne seras. Sois fidèle à l'humain, Doogie. Je fais la grimace, je suis proche du miroir et je fais : Haouh ! Qu'est-ce que
10 je vois quand je vois moi ? Je vois la tristesse dans le miroir, je vois la joie sur mon œil. J'ai une grande main, mets la main sous ton menton, Doogie. La main est grande, marron d'un côté, rose de l'autre. Elle est posée sur le miroir et je dessine le sourire, sans montrer les dents. Combien grand ton menton, Doogie ! Combien petit ton
15 nez enfoncé, noir foncé ! Combien poilus sont les poils ! Haouh ! Haouh ! Il ne faut pas rire des singes, Doogie. Je fais la menace, regard fixe, sourcils hauts, oreilles vers l'avant, bouche ouverte, narines frétilantes. Il ne faut pas moquer les monkeys, Doogie. Que savent-ils ? Que peuvent-ils ? Vivre et naître dans la Jungle ! Manger
20 fruits, manger feuilles et fourmis, faire des bisous, épouiller, battre, câliner, être petit, avoir des petits. Mais jamais connaître, jamais parler, jamais construire autre chose que feuilles, fruits, branches, nids, arbres et cailloux. Les humains oui.

Tu as de grandes oreilles de chaque côté du crâne, Doogie. Crâne est le cerveau. Non Doogie, cerveau dans le crâne. C'était blague, blague, blague ! Cerveau de monkey, ah, cerveau trop petit...

Mais le cerveau de Doogie plus grand qu'il n'est petit. Doogie, tu es génie.
25 Alors je sais, je souris. Regard fixe, poils vers le haut, langue dehors, lèvre de dessus vers dedans. Hin hin. Quand Janet dit : Doogie, tu es génie comme personne d'autre. Viens donc, Doogie, je t'aime très fort. Oh, Doogie est comme un paradis. Que petits

¹ Monkey : en anglais, « singe ».

sont tes yeux, monkey, les humains ne savent pas ce que tu as derrière la tête, toc
toc toc. Mais derrière les pupilles, je te vois, moi. Je renifle et je ferme la chemise
30 avec les grands doigts de la grande main, les cinq boutons en or creusés par une
croix. Je sais, je respire, n'étouffe pas : je ne suis pas beau, je ne suis pas très très
beau. Quand Janet dit : Doogie, tu es un beau, un très bon monkey, je sais que
derrière mes grands yeux ouverts, dans ses yeux verts, elle ne voit pas l'humain. Je
ne suis qu'un Doogie. Ce ne sont pas des cheveux sur mon crâne, sur le crâne sur le
35 cerveau, ce sont poils, poils, poils.

Je suis prêt. Encore un peu de minutes qui sortent clic-clac de la grande
montre offerte à Doogie par Janet, ne la perds jamais, encore un peu de minutes par
terre et ce sera le début. Il faut aujourd'hui et demain être beau, peigner les poils,
laver les mains, les glandes dans le cou, sur la poitrine, sous le bras, dans le cul. C'est
40 une aventure très grande, Doogie, qui t'attend. Je ne sais pas. Il faut être fidèle à
l'humain, l'humain doit savoir, et toutes les choses, tout ce qui est grand est à lui. Le
langage à l'humain, les étoiles, la Terre, savoir, pouvoir, tout est à l'humain. Je sais,
je sais mais Doogie ne peut pas. Rien n'est au monkey sauf la Jungle. Je parade
chemise blanche repassée, le gilet noir et les cinq boutons d'or gravés de la croix,
45 pantalon toile gris à deux plis. Est-ce que tu es beau, Doogie ? Non, non, non ! Mais
je parle comme l'humain, relève l'ourlet, ferme la braguette, tu es digne, j'ai moins
de poils quand j'ai plus de vêtements. Parfois heureux, parfois triste, c'est ma vie,
c'est monkey.

Veillez m'excuser du parler : je dis beaucoup de mots trop petits pour
50 beaucoup de cerveau trop grand dans mon crâne. J'espère comprendre, apprendre,
j'espère dire. J'espère un jour tout ce qui est grand sera petit dans les mots qui
sortent de la bouche que j'extrait par la grande main. Vous regarderez dans le crâne
de Doogie, dedans vous verrez sortir par la bouche tout ce qui est grand, hier,
aujourd'hui, demain, le monde.

55 Je saute de la chaise, je suis heureux, tout le monde aime Doogie et je suis si
petit dans le miroir, tout est grand dehors mais tout est grand dans ma tête.

Il est temps pour le discours : faites-moi la place nette !

Texte 3 : Wajdi Mouawad, *Anima*, Actes Sud, 2012

Le roman fait s'exprimer un animal différent à chaque chapitre. L'on apprend ainsi que Léonie, la femme de Wahhch (dont le prénom signifie « bête sauvage »), a été brutalement assassinée chez eux. Leur chat a été confié à un ami ; c'est ce chat qui prend la parole dans ce chapitre.

FELIS SYLVESTRIS CATUS CARTHUSIANORUM²

On m'a arraché à mon territoire, on a décimé mon quotidien et mon bien-être, je ne sais plus où se trouve mon monde, je suis plein d'odeurs évanouies. Il y avait un balcon où j'aimais me prélasser au soleil. Celui-là aussi a disparu, tout est parti, tout est perdu, déchiré. Des sécrétions grasses coulent de mes yeux, ma vue est brouillée, je miaule, mais personne ne vient. Les figures humaines de mon quotidien se sont évaporées. J'entends rôder quelqu'un dont le pas m'est inconnu, son visage apparaît au ras du sol : Pitô, Pitô, viens ! Je ne bouge pas. Il s'agit peut-être d'un piège. Le jour, je reste blotti contre le mur, derrière le meuble en bois. La nuit, la solitude devient insupportable, je sors de ma cachette et me dirige vers le lit où dort cet inconnu. Sans déranger le souffle régulier de son sommeil, je grimpe sur les couvertures et me couche à ses pieds. Dès son réveil, ignorant ses appels, je m'éloigne pour retrouver l'exiguïté de mon refuge. Il y a eu de la neige aux fenêtres, il y a eu la nuit, il y a eu le jour, il y a eu le vent, puis il y a eu la pluie mais où sont les caresses ? Mes yeux coulent.

J'ai entendu des pas familiers. C'est lui ! Je l'ai entendu grimper les marches de l'escalier extérieur, j'ai dressé les oreilles, mon cœur s'est mis à battre plus vite, une porte s'est ouverte et j'ai entendu le son de sa voix.

– Salut, Phil.

– Salut, Wahhch.

Il y a eu des bruits inaudibles. J'ai senti son odeur. C'était lui et avec lui le retour du quotidien. Les pas se sont rapprochés et son visage est apparu au ras du sol, sa main s'est tendue vers moi : Pitô ! Pitô ! Viens ! Viens, le chat ! J'ai rampé le plus vite possible sous le meuble et je suis sorti de ma cachette. Je l'ai obligé à me caresser, obligé à me masser et à me gratter sur toute la surface de mon dos. Son odeur était si bonne. J'ai ronronné et me suis laissé tomber par terre. Je me suis assoupi.

Je ne peux pas dire combien de temps cela a duré, combien de temps il est resté à masser mon cou, à gratter ma tête. M'endormant, il y avait le soleil et le chant des oiseaux, m'éveillant, il y avait le soir et le souffle du vent. Je me suis redressé. Ils étaient assis à même le plancher. Il a recommencé à me caresser, le regard perdu, la main dans mon pelage, passant, repassant, comme s'il espérait y retrouver la main de Léonie et y retrouver aussi ce temps au présent révolu que les humains nomment le passé quand, prenant sa main dans la sienne, il me caressait en la caressant.

² Désignation scientifique du chartreux, chat domestique.

– Je ne sais pas si c'est possible pour toi, Phil, mais si tu pouvais le garder, ça
35 m'aiderait.

– Bien sûr.

– Tu as encore les clés de l'appartement ?

– Oui.

– J'ai rédigé une procuration à ton nom. La police est prévenue. L'enquête
40 achevée, ils libèreront l'appartement. Ils t'appelleront.

– Que veux-tu que je fasse ?

– Si tu pouvais t'en occuper.

– Compte sur moi.

– Prends ce que tu veux. Les disques, les livres, les habits, les meubles. Tout ce
45 qui te plaît. Les plantes, les tableaux.

– OK.

– Je te laisse un chèque pour les déménageurs. Ce que tu ne veux pas, soit tu
le jettes, soit tu le donnes aux pauvres, ou à qui tu veux, soit tu le vends, et si tu le
vends, l'argent est pour toi.

50 Ils se sont tus. Quelque chose s'achevait. Ils se sont levés, je me suis étiré, il
m'a saisi dans ses bras.

– Il va bien ?

– Pour l'instant il reste caché sous l'armoire.

– Il mange ?

55 – Oui, quand je ne suis pas là. La nuit, il dort à mes pieds.

– Ça va, alors. Ne le laisse pas sortir tout de suite, il se sauverait. Attends l'été.
Je vais laisser mon numéro de carte de crédit chez le vétérinaire. Si jamais il lui arrive
quelque chose, n'hésite pas à le faire soigner.

60 Il s'est remis à me caresser. J'entendais son souffle entrecoupé d'une brève
parole à peine murmurée, Hein, le chat ? Pitô, le petit Pitô. Salut, salut le chat.

– Pourquoi vous l'avez appelé « Pitô » ?

– Parce que c'est un vrai clown. Tu verras. C'est le champion toutes catégories
du lancer de la chaussette. Plus tu es triste, plus il est drôle, et comme les clowns
vivent dans les cirques, on l'a appelé Pitô. Une idée de Léonie.

65 – C'est quoi le rapport avec le cirque ?

– Le « chat-Pitô ».

70 Il m'a redéposé sur le sol. Je l'ai vu enfiler son manteau, attacher son foulard,
mettre ses chaussures, descendre les marches de l'escalier, ouvrir la porte et sortir
sans se retourner pour rejoindre le grand noir de l'extérieur où le vent continuait à
tout emporter dans un grondement qui enjoint à ceux de ma race de rester blottis
au plus profond de leur refuge.

Texte 4 : Agnès Desarthe, *Une partie de chasse*, L'Olivier, 2012

Ce texte constitue le début du roman. On comprendra au chapitre suivant que c'est un lapin qui parle ici.

J'aimerais mourir de mort naturelle. Je voudrais vieillir. Personne ne vieillit chez nous. Nous partons dans la fleur de l'âge.

J'aimerais avoir le temps de sortir de l'enfance. Connaître la nostalgie poignante qui étreint le cœur des adolescents. Quelque chose en eux pleure l'enfant qu'ils ne sont plus, et c'est un chagrin magnifique et muet.

Je voudrais m'ennuyer, connaître le dégoût. Profiter, ensuite, du soulagement de la maturité.

Je voudrais avoir le temps de connaître l'amour, et le luxe infini du désamour.

« Je ne t'aime plus, c'est fini, ça fait trop longtemps qu'on se fréquente, tu ne me fais plus aucun effet. »

Souvent, pour me faire du mal, pour éprouver jusqu'au bout la cruauté de mon sort, je me joue cette scène impossible, je répète cette réplique que je ne prononcerai jamais.

J'ai beaucoup d'imagination. Il paraît que c'est rare dans notre lignée. Ma mère me l'a dit. Elle me trouvait plus intelligent que les autres. Elle disait qu'elle ne me comprenait pas entièrement. Elle penchait la tête en prononçant ces mots, et le soleil, un instant captif de son iris, me transperçait la rétine.

Elle est morte, bien sûr. Très vite. Elle m'a peu parlé. Nous n'avons le temps de rien, nous autres. Mais elle m'a dit ça quand même, que j'avais beaucoup d'imagination, et sans doute un cerveau plus gros que celui de mes frères, de mes cousins, de mes ancêtres, alors je m'en sers. Je fais semblant d'être vieux.

Vieux, vieille, vieillard, vieillarde, ces mots me font frissonner de douleur et de joie. Ce sont les mots les plus beaux, les plus effroyables et les plus doux de notre langue. J'ose les prononcer. Je sais le risque que je prends. Mon cœur pourrait lâcher par excès de volupté. Mais je parie sur l'excellence de mon cœur, je n'ai pas le choix. Je parie sur l'excellence de chacun de mes organes et de mes muscles. Je suis fait pour durer, pour endurer, pour survivre. Je vais y arriver. Je serai peut-être le seul, mais qui sait ? Une fois mûr et usé, quand les dents me manqueront et que mon sang voyagera moins prestement dans mes veines, je pourrai enseigner aux autres, prendre quelques jeunes sous ma protection et leur confier mes secrets, mes ruses, leur expliquer que c'est possible. « Regardez-moi ! Voyez mes oreilles tombantes et lasses, ma paupière paresseuse qui couvre à moitié mon œil droit. La bosse sur mon dos. Mes moustaches fatiguées. »

Je serai leur prophète, je trouverai un territoire, j'organiserai la résistance. Trop longtemps nous avons subi, trop longtemps nous nous sommes pliés à la fatalité.

Nous n'avons pas de mémoire. Nous n'avons pas le temps d'accumuler les souvenirs, les expériences. À chaque naissance, l'espèce entière repart à zéro, et

40 nous courons, nous sautons, affolés, en zigzag. À peine avons-nous senti le soleil sur
notre front, la chaleur du lait maternel dans notre gosier qu'il nous faut quitter le
logis, partir, rattraper le retard inscrit depuis l'éternité dans notre code génétique.
En retard, en retard, nous sommes toujours en retard. La menace est gravée en
chacun de nous. La menace est notre destin.

45 Pour l'instant, je suis seul. J'ai trouvé un endroit. Je tiens. Je dois parvenir à
penser, à attendre, à m'organiser. C'est contre nature. Mes tendons me démangent.
Mon instinct me dicte la fuite, mais j'en ai trop vu qui, fuyant, se faisaient prendre,
tuer dans le mouvement.

50 Je tente l'immobilité, je tente le calme. Mais tout mon corps aspire à l'évasion,
à l'esquive. Je dois le maîtriser, lui imposer une loi que j'invente au fur et à mesure.
Je dois être mon propre tyran.

Pour me donner du courage, je me répète ma devise « Mourir de mort
naturelle », « Mourir de vieillesse ». Ah ! mériter son trépas, en venir à le souhaiter,
faire l'expérience de la lassitude.